

ROGER GRENIER



PASCAL PIA
OU LE DROIT AU NÉANT

L'UN
EST
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

.

© *Éditions Gallimard, 1989.*

Extrait de la publication

*« ... nous autres pafens, nous avons aussi
des devoirs à remplir envers nos morts. »*

Mérimée, H.B.

J'ai vu Pascal Pia tous les jours pendant des années. Des mois entiers, je suis resté assis à la même table que lui, au cours des heures nocturnes de *Combat*. Il n'était pas avare d'anecdotes, de confidences. Mais tout ce que je pouvais apprendre de lui, par lui-même, ne réussissait pas à m'empêcher d'avoir toujours présente à l'esprit sa légende. Car cet homme qui avait à peine dépassé la quarantaine avait déjà une légende. Il y avait Pia, et tout ce que l'on racontait sur lui. La vérité et le mythe n'étaient d'ailleurs pas tellement en contradiction.

D'abord l'homme du refus et du silence. Ce que Remy de Gourmont écrivait à propos de Félix Fénéon s'applique parfaitement à Pia :

« M. Fénéon a pris trop à cœur son état de fidèle de "l'église silencieuse" dont parle Goethe, et que, nous autres, nous fréquentons trop peu. »

Vers 1924, les éditions de la N.R.F. annoncent, dans la collection « Une œuvre, un portrait », des

poèmes de Pascal Pia, *Le Bouquet d'orties*. Le livre ne parut jamais, retiré par son auteur au dernier moment. On parle encore, rue Sébastien-Bottin, de ce cas unique dans l'histoire de l'édition.

Pendant les trois années où il dirigea *Combat*, on ne lut de lui qu'un post-scriptum à une critique cinématographique sur *Le Corbeau*, de Clouzot, pour dire qu'il n'était pas d'accord avec le point de vue du critique. Nous ne pûmes rien lui faire écrire d'autre.

Après avoir donné, en 1952 et 1954, un *Baudelaire* et un *Apollinaire* à la collection « Écrivains de toujours », du Seuil, il se disait excédé par ces deux livres qu'il avait signés de son nom et il ajoutait qu'il n'écrirait plus qu'à l'abri d'un pseudonyme. Dans une lettre à Maurice Nadeau, il déclare :

« Ce que je fais ira au barathre avec moi et ce sera très bien ainsi. »

Devant une telle volonté de mutisme, alliée à une telle passion pour la littérature des autres, il nous restait à chercher, dans les œuvres de quelques-uns de ses amis, comme Malraux et Camus, ce qui avait pu y passer des idées de Pia. Parfois aussi, d'un personnage ou d'un fragment de personnage, on pouvait dire : « C'est lui. » Je n'avais pu lire encore, faute de traduction, *Le Pays d'origine*, du Hollandais Eddy Du Perron, où lui et Malraux jouent un rôle si important. Du Perron à qui est dédiée *La Condition humaine*.

Il est peu de livres de cet écrivain où Pia n'apparaisse. Il est Férat dans *Ean Voorbereiding*, Daniel dans *Des aventuriers* et dans *Nutteloos Verzet*, Vincent dans *Het Drama van Huize-aan-Zee*. Et jusqu'à un sonnet, au titre éloquent et qu'il n'est pas besoin de traduire, *De Katastrofe*, est inspiré par la vie de Pia. Mais le plus étrange est ce *Pays d'origine*, qui oscille sans cesse entre le roman et le souvenir, et que Du Perron a complété par des notes pour dire ce qui est vrai ou du domaine de la fiction, quelle partie du dialogue a vraiment été prononcée par Malraux et par Pia, qui s'appelle ici Viala.

Dans *Le Pays d'origine*, Viala « dit avoir deux certitudes : qu'il n'écrira jamais, et qu'à la prochaine guerre il désertera ou se fera fusiller comme réfractaire ».

Quelles étaient ses raisons ?

« Le talent châtre un homme avant qu'il s'en aperçoive. Si tes livres sont assez beaux pour que l'adversaire se mette à les admirer à son tour, ou à te décerner des prix, c'est fini : te voilà ramené à la respectabilité des belles-lettres, tu ne travailles plus désormais qu'à la plus grande gloire des arts nationaux. »

Pia écrit, en 1930, à l'éloge du peintre André Masson, que « ... l'accueil favorable qu'obtinent ses débuts ne fut pas le dernier des motifs qui le poussèrent bientôt à rompre toute relation d'ordre objectif avec le public ».

Ces opinions pourraient expliquer la distance qu'il finit par prendre avec Malraux ou Camus, par exemple. Et pourtant, je ne crois pas me tromper en témoignant l'avoir vu heureux quand ses amis écrivaient. Il semblait que mettre dans un livre ce qu'il pensait et avait lui-même refusé d'écrire, c'était lui faire plaisir. Camus lui a dédié *Le Mythe de Sisyphe*, Malraux son essai sur Goya, *Saturne*, et moi, à mon rang infiniment plus modeste, quand j'écrivis mon premier livre, *Le Rôle d'accusé*, je n'aurais pas pu imaginer d'autre dédicataire.

Le passé vertigineux dont il livrait des bribes, on s'épuisait – je m'épuise encore – à y trouver un ordre, une cohérence, une vraisemblance. On prétendait qu'il avait été reçu à Normale Supérieure, mais qu'il avait refusé d'y entrer. C'est faux et il s'agit sans doute d'un enrichissement de l'histoire du livre retiré à la N.R.F. Mais il racontait lui-même qu'il avait écrit onze thèses de doctorat pour des étudiants paresseux et argentés, ce qui paraît beaucoup.

Son père, employé de commerce, avait été tué à la guerre, en 1915. Il avait d'abord été porté disparu et sa famille avait connu l'attente, l'incertitude, l'angoisse, les faux bruits, les démarches vaines. Pia pensait sans doute à sa propre expérience quand il écrivait, à propos de Radiguet :

« Tous les hommes en âge et en état de porter les armes ayant été mobilisés, quantité d'adolescents se sont trouvés alors émancipés du jour au lendemain, ce qui a permis à ceux d'entre eux qui se sentaient

une vocation de s'y abandonner beaucoup plus tôt qu'ils n'eussent pu le faire si leur père eût été là. »

Fils d'un tué de 1914-1918 et, prétendait-il aussi, arrière-petit-neveu d'un communard.

Le souvenir d'une scène de la Grande Guerre lui est resté :

« Je me rappelle avoir vu, en gare de Noisy-le-Sec, des permissionnaires arrivant du front déchirer *La Victoire* de Gustave Hervé et *L'Écho de Paris*, où écrivait Barrès, puis mettre le feu à ces deux quotidiens regardés alors, à tort ou à raison, comme les principaux instruments du "bourrage de crânes". »

A la même époque, l'utilisation patriotique d'une certaine poésie le détourne de Hugo :

« Entendre des professeurs que leur âge mettait à l'abri commenter à la façon de Doumic ou de Lavedan "Ceux qui pieusement..." ne pouvait aller sans impatience. On murmurait : "Les vieux ont soif", englobant dans la même réprobation l'éloquence désormais officielle du poète, la propagande qui utilisait ses vers et le haut commandement responsable de la désastreuse offensive de septembre 1915 en Champagne, où quelque deux cent mille Français venaient de mourir, non pas pieusement, mais avec l'amertume de se sentir inutilement sacrifiés. Pour ma part, il m'a fallu des années pour surmonter la répulsion que m'avait inspirée le Hugo scolaire. »



L'UN
L'ETRE
L'AUTRE

nrf



89-III A 71582 ISBN 2-07-071582-5

70 FF tc

Extrait de la publication